

Arthur Maheux, un historien oublié

Alain Duchesneau

Volume 4, numéro 1, printemps 1988

Le séminaire de Québec, phare de la culture française en Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7172ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duchesneau, A. (1988). Arthur Maheux, un historien oublié. *Cap-aux-Diamants*, 4(1), 69–69.

Arthur Maheux un historien oublié

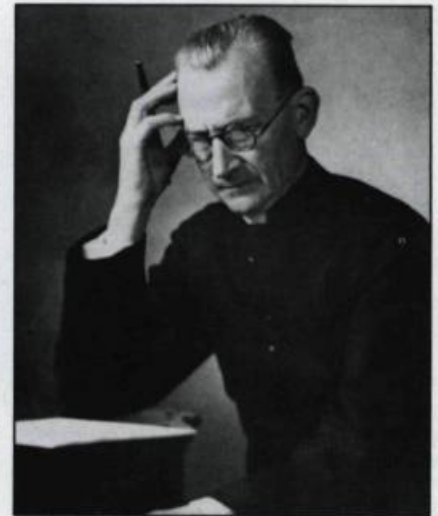
Personnage méconnu que Mgr Arthur Maheux. Il est né à Sainte-Julie-de-Mégantic, dans la région des Bois-Francs, le 22 juin 1884. Après des études en milieu rural, il débarque à Québec en 1898 puis entre au Séminaire deux ans plus tard. Ordonné prêtre en mai 1908, Maheux se rend en France quelques mois avant la guerre afin d'aller parfaire ses études à la Sorbonne. À son titre de docteur en théologie, l'abbé ajoute donc celui de licencié ès lettres; il obtient également un diplôme supérieur en philologie.

De retour à Québec en 1918, Maheux entreprend une carrière active, presque débordante. D'abord enseignant, on ne tarde pas à lui confier divers postes administratifs. Il sera successivement – voire simultanément – préfet des études au Séminaire de Québec, secrétaire de la faculté des Arts de l'Université Laval, délégué à l'Association des universités canadiennes, directeur du bureau de l'enseignement secondaire des jeunes filles, secrétaire général de l'Université Laval, responsable des relations extérieures, directeur de l'Institut d'histoire et de géographie, puis enfin archiviste au Séminaire de Québec, poste qu'il occupera jusqu'en septembre 1966, soit 11 mois avant sa mort survenue le 30 août 1967.

Croyant à l'influence des intellectuels sur l'opinion publique et persuadé qu'un universitaire se devait d'écrire et publier, Maheux a laissé une production fort abondante. Sa bibliographie compte cinq volumes (dont l'un inédit), au-delà d'un millier d'articles de revues et de journaux, des dizaines de comptes rendus, en plus d'un nombre impressionnant de conférences manuscrites.

Parmi tous ces écrits, l'histoire occupe une place de choix: c'est à elle – et à la bonne entente, courant idéologique fort en vogue au Canada durant les années quarante et cinquante – que l'auteur a consacré le plus d'énergie. Néanmoins, il n'a produit aucune oeuvre d'importance. *Ton Histoire est une épopée... Nos débuts sous le Régime anglais*, étude bâtie sur une hypothèse discutable et des comparaisons anachroniques, est le seul écrit historique de l'auteur qui se fit remarquer. Il provoqua même un tapage énorme.

Or, cette publicité orageuse ne fut pas à l'avantage de Maheux, bien loin de là. De nombreux critiques s'évertuèrent à démontrer la partialité et l'incompétence de l'auteur en matière d'histoire. Même le chef de l'opposition à l'Assemblée législative du Québec, Maurice Duplessis, y alla d'un commentaire cinglant. L'auteur, dit-il, «*préconise la doctrine de l'abandon [et] prêche l'hérésie nationale*». Il ajoute: «*je trouve étrange une histoire comme celle-là. C'est peut-être une histoire, mais ce n'est pas l'oeuvre d'un historien*». (*Le Soleil*, 8 mai 1942, p. 19). Maheux ne fut guère mieux servi par certains de ses défenseurs. Tous admiraient sans réserve l'esprit qui se dégageait du volume; mais ils déploraient l'insuffisance de ses connaissances historiques. Ainsi, tout en qualifiant l'ouvrage d'*«intéressant et important»*, Alfred Leroy Burt reconnaissait que «*l'auteur n'était pas familier avec les détails de l'histoire du Canada sous le gouvernement de Murray, ce qui l'amenait à commettre un bon nombre de maladroites*» (*Canadian Historical Review*, vol. XXII, no 4 (déc. 1941), p. 437).



L'archiviste et historien Arthur Maheux au début des années soixante. (Archives du Séminaire de Québec).

On a peine à imaginer les suites de cette polémique. Non seulement convainquit-elle Maheux de ne point publier les tomes subséquents de son ouvrage, mais en plus elle contribua – avec la querelle sur le manuel unique d'histoire du Canada – à le discréditer auprès des nouveaux chercheurs. Ceux-ci boudèrent son oeuvre; un silence presque imperturbable s'abattit sur elle. Pourtant, c'est après la Seconde Guerre mondiale que Maheux donna le meilleur de lui-même: ses séries d'articles sur l'enseignement des sciences, le Séminaire de Québec et l'Université Laval en font foi. Sans doute pouvait-on lui reprocher le ton anecdotique de certains de ses écrits et, surtout, son habitude à reproduire presque in extenso les textes d'époque. Archiviste, l'auteur semblait craindre la synthèse; il préférait laisser parler les documents, ce qui pouvait parfois conduire à des exagérations. Dans un article sur «*le nationalisme canadien-français à l'aurore du XXI^{ème} siècle*», par exemple, plus des 3/4 de l'espace rédactionnel est occupé par des citations!

Cette pratique héritée en droite ligne du XIX^{ème} siècle ne permit pas à l'auteur de fuir la marginalité dans laquelle il s'était enclos involontairement. À une époque où l'histoire modernisait ses techniques, Maheux semblait marcher à contre-courant. Il n'était pas seul, sans doute, mais il faisait corps avec l'équipe perdante. Tant et si bien que la plupart des grands bilans historiographiques ignorent totalement son oeuvre. Lionel Groulx n'avait peut-être pas tort lorsque, critiquant un article de Maheux sur le patriotisme des enseignants du Séminaire de Québec en 1880-1890, il écrivit que personne n'attachait d'importance à ses recherches (*l'Action française*, vol IX, no 5, (mai 1923), p. 291). ♦

Alain Duchesneau



Conférence de l'abbé Maheux à l'Engineering Institute of Canada, le 11 mai 1949. On aperçoit également à la table Paul Vincent, Lucien Borne et Alphonse-Marie Parent. (Archives du Séminaire de Québec).